

R. FINELLE

La vie dans un groupe scolaire

OCTOBRE

Rentrée

Derniers beaux jours, derniers sourires d'un soleil déjà moins chaud. Une grande bâtisse toute neuve, orgueil des architectes et d'une municipalité, avale 500 enfants, 500 élèves qui rêvent encore de grand air, de prés, de bois, de sable, de mer ; 500 élèves qui ont réappris en deux mois, malgré nous, à relire dans le grand livre de la nature.

« Ils sont calmes cette année ! ».

Cour

Les grandes filles se promènent bras dessus bras dessous, chuchotent et se confient : premiers sourires, premiers bals, premières rencontres, premiers soucis et rêves roses.

Les grands garçons, par paquets de 6 ou 7, discutent scooters, vélos, exploits sportifs.

On se raconte, on se communique souvenirs et projets. Les petits reluisants tout neufs, ont des trésors à se montrer, à nous montrer.

On les écoute, on s'intéresse à leurs naïves histoires ou on fait semblant, on apprend tellement vite, en ville, à faire semblant.

Classe

Tout le monde se remet en route lentement, trop lentement peut-être. Les intérêts de l'enfant sont rois. Les gestes sont détendus, contrôlés. La petite collectivité s'organise dans chaque salle, matériel, coopérative, élections, responsabilité.

Le sourire fleurit sur les lèvres. Les têtes sont blondes ou brunes, toutes sont jolies.

La vie est encore au rythme de la durée, de l'artisan.

Tout va.

OCTOBRE

Deuxième quinzaine

Premiers brouillards qui traînent sur le canal et la rivière, premières brumes acres qui rabattent l'épaisse fumée de l'usine et estompent la forme monotone des cités ouvrières.

Une douzaine de maîtres et maîtresses ressentent leurs premières angoisses. Les idées simples, les résolutions longuement mûries dans le calme des vacances s'envolent déjà !

Certes, la répartition avait été difficile malgré une création obtenue à l'arraché en dernière minute. Certes, l'on savait que les classes seraient encore chargées, mais la réalité n'était pas encore mise à nu, l'espérance, l'espérance seule souriait. Et la réalité, apparaît maintenant crûment. La quarantaine d'élèves de chaque salle ne correspond à aucune réalité pédagogique. Dans le souci d'égalité numérique on a oublié l'essentiel : la diversité des acquisitions, des rythmes de travail, des valeurs intellectuelles, des possibilités individuelles. Et l'on sait, on sait trop bien, qu'avec une telle masse d'élèves, l'individualisation de l'enseignement sera impossible. Si, au moins, on peut créer et maintenir une unité affective, l'essentiel sera sauf, le reste ce sera affaire de travail, d'acharnement et personne ne manque de courage.

Et les enfants sont calmes et obéissants cette année !

L'accident

Comment cela s'est-il fait ? Comment cela est-il arrivé ?

Un matin, il pleut, la classe est difficile, mais n'est-ce pas normal ? 10 heures. La pluie redouble. Récréation ! Et 500 élèves, filles du C.C., garçons, grands, moyens, petits sont entassés, comprimés, empilés dans un préau exigü et sonore, tout fier de sa solidité de béton armé.

Chutes ! Cris, pleurs ! Le ton monte. Les vociférations montent. Les tympanes se déchirent ! Coups de sifflets perdus dans cette marée de bruits, maîtres perdus dans ce flot d'enfants. Rappels à l'ordre sans effet !

L'illusion de l'autorité bienveillante, de la sagesse attentive s'envole.

L'immense boîte de Faraday en béton et en ferraille, qui emmagasinait de l'électricité, vient d'exploser. La pluie n'a été que la condition, elle n'est pas la cause.

Le début de l'enfer

Les escaliers, les couloirs deviennent bruyants, le bruit appelle le bruit. Un « gréganisme », une réaction en chaîne s'installent, incontrôlables, incontrôlés, mécanismes inconscients ; les élèves se poussent, se bousculent... les nerfs sont à fleur de peau. En classe, toute la richesse du fond de l'âme s'évanouit, l'effort profond devient impossible, tout n'est plus que superficialité, les réponses sont des cris qui répondent à un besoin d'activité trop longtemps contenu. De l'énergie a besoin de se libérer, elle se libèrera. La vie n'était pas au rythme de la nature, trop de gestes avaient été refoulés.

Les maîtres s'essouffent, s'époumonnent.

« Plus personne n'a le droit de se déplacer sans mon autorisation.

Plus personne n'a le droit de répondre avant que...

Plus personne...

Plus... »

Il faut soumettre tous les gestes, toutes les pensées, tous les intérêts à la même norme, au même rythme, aux mêmes commandements. La vie est rentrée dans le rythme du temps, de la sonnerie, du coup de sifflet. C'est l'usine, mais une usine artificielle non créée par ceux qui s'en servent.

On est au rythme, à la cadence de l'artificiel ; les cœurs se sont fermés.

Les têtes blondes ou brunes ne sourient plus, les maîtres ne sont plus maîtres, surtout d'eux-mêmes.

NOVEMBRE

L'enfer

Cour

Vent, pluie, préau infernal. La cour exigüe semble s'être encore raccourcie. Les grandes filles se pincent, gesticulent, poussent de ces cris, qui, s'ils étaient isolés, feraient mal à entendre, cris de malades.

Les grands garçons s'empoignent, luttent, se jettent à terre, réactions nerveuses, coups de poings, clans, vengeances sournoises.

Les petits « s'attaquent », se poussent, pleurent, se déchirent et les 4 maîtres de service perdus dans la tempête semblent avoir fermé leur âme même à la pitié.

Un enfant qui saigne...

Une tête qui frappe lourdement le béton dur...

Les portes des W.C. qui claquent, s'ouvrent se ferment... promiscuité.

Les pauvres troènes, note anormale de verdure dans cet enfer, qui sont dépouillés rageusement de leurs feuilles...

« Va au concierge... Va te laver... Madame ! Monsieur !... Débrouille-toi... Je n'ai pas le temps... »

Trois grands qui règlent son compte à un petit...

« Hep ! toi là-bas ! » Coups de sifflet ! Mais « toi » est déjà parti. Toi sait très bien qu'en allant vite, en se faufilant, il redevient un être dont on ne connaît même pas le nom, un anonyme recherché en vain...

Et pendant ce temps, 4 ou 5 malades, ou prétendus tels, avec certificats médicaux, sont dans chaque classe, sans surveillance, à se battre, à jouer à saute-mouton sur les tables...

Classe

Ça ne marche plus. Les mardis sont mauvais, les samedis sont impossibles, à chaque chute de pression atmosphérique on s'attend au pire.

Chaque train qui passe est maintenant une occasion de distractions. A travers les trop minces cloisons, les bruits se perçoivent plus nettement.

« Tiens, on chante à côté ! Quel boucan en haut ! Ils changent de maîtres ! V'là l'prof de chant, ça va être un beau chahut. »

On n'est plus là, on est partout, surtout on est ailleurs ! L'unité classe est une fiction ! Il n'y a que des catalyseurs momentanés. Tout est émiettement, éparpillement.

Alors ? Alors il faut bien redonner de l'extérieur l'apparence de l'unité. Il faut bien soumettre, si l'on ne veut se démettre.

Discipline. Discipline autoritaire. Sanctions.

Et l'enfant fait semblant, il fait comme s'il écoutait, comme s'il comprenait, comme s'il était sage. Il devient un être double et, par crainte, un menteur permanent et un hypocrite. Et le maître fait semblant de croire à la vertu des mesures qu'il prend par nécessité dans cette lutte permanente où il risque de succomber à chaque instant.

DECEMBRE

Conseil des maîtres

« N'y a qu'à en ficher à la porte.

N'y a qu'à les priver de...

N'y a qu'à leur supprimer... »

Tristesse. Où sont-ils les rêves de la rentrée ?

« Faudrait faire démolir les écoles casernes et revenir à un système pavillonnaire, 2 classes et un logement par élément avec cour et jardin.

« Faudrait faire des classes spéciales pour surdoués et sousdoués, pour agités.

« Faudrait instaurer des temps de silence absolu dans le cours de la matinée et de la soirée.

« Faudrait refuser les gosses quand il y en a plus de 30 par classe.

« Faudrait déterminer un seuil à partir duquel la santé des maîtres et des élèves est en danger.

« Faudrait... »

Oh ! triste conditionnel !..

Que pensez-vous, mon maître de psychologie, vous qui me disiez que dans les rapports enseignants, élèves, nous étions tous des paranoïaques ?

Que pensez-vous ? Ne croyez-vous pas qu'il serait temps, grand temps, de prendre une caméra et de montrer comment en 1957 fonctionnent ces grandes machines à fabriquer des anormaux, machines qui s'appellent groupes scolaires et dont seuls sont fiers les architectes et les municipalités ? Que pensez-vous, J. M. ?... Vous qui vintez me voir, par hasard, alors que vous étiez super-préfet à Rouen et qui me dites (l'ancien professeur parlait à ce moment-là) : « C'est toujours la même chose, on ne s'est pas occupé des besoins réels des usagers ».

Vous êtes puissants, vous êtes écoutés, joignez votre voix à la mienne, à la nôtre, pour que nous puissions rêver et nous enthousiasmer à nouveau, pour que nos élèves redeviennent d'abord des enfants.

Nous vous rappelons que c'est le

1^{er} mars 1957

que s'ouvrira

L'Exposition Internationale

des Journaux Scolaires

au MUSÉE PÉDAGOGIQUE, 29, rue d'Ulm - PARIS

VISITEZ NOMBREUX CETTE EXPOSITION
A LAQUELLE L'ÉCOLE MODERNE A PARTICIPÉ